



HAL
open science

Dechenphug : destin d'un monastère bhoutanais

Pierre Pichard

► **To cite this version:**

Pierre Pichard. Dechenphug : destin d'un monastère bhoutanais. Arts Asiatiques, 2000, 55, pp.21 - 31. 10.3406/arasi.2000.1444 . hal-03629488

HAL Id: hal-03629488

<https://hal.science/hal-03629488>

Submitted on 4 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dechenphug : destin d'un monastère bhoutanais

Pierre Pichard

Abstract

Conservation works on Dechenphug, a small monastery in Bhutan, were carried out from 1996 to 1999 under the scientific control of Unesco. From the beginning, a strong disagreement was obvious between the ethics of the international organisation and the current local practice. A compromise was eventually agreed, a proof that both approaches are not always irreconcilable. Field training of local actors was a an important component of the project, which included the reconstruction of an ancillary building, the restoration of woodwork and roofs on the other two buildings, and the conservation of a mural painting.

Résumé

Les travaux de conservation du petit monastère bhoutanais de Dechenphug, menés sous la responsabilité scientifique de l'Unesco de 1996 à 1999, ont d'emblée mis en lumière la divergence entre la doctrine d'une organisation internationale et la pratique des autorités locales. Le compromis finalement adopté montre qu'il est parfois possible de concilier ces deux points de vue. La formation du personnel local était une composante majeure du programme des travaux, qui ont porté sur la reconstruction d'un bâtiment de service, la réfection des menuiseries et des toitures des deux autres bâtiments, et la conservation d'une peinture murale.

Citer ce document / Cite this document :

Pichard Pierre. Dechenphug : destin d'un monastère bhoutanais. In: Arts asiatiques, tome 55, 2000. pp. 21-31;

doi : <https://doi.org/10.3406/arasi.2000.1444>

https://www.persee.fr/doc/arasi_0004-3958_2000_num_55_1_1444

Fichier pdf généré le 21/04/2018

Dechenphug : destin d'un monastère bhoutanais

Petit royaume enclavé d'à peine un million d'habitants, perché sur les hautes vallées de l'Himalaya entre les deux pays les plus peuplés de la planète, le Bhoutan ne s'est vraiment ouvert au monde extérieur que depuis une quarantaine d'années. Encore tient-il à consolider son identité et à préserver ses traditions : fier d'être le dernier royaume bouddhiste tantrique, il limite son accès à quelques touristes nantis et à une cohorte d'experts en toutes disciplines, sans doute peu nombreux en chiffre absolu mais qui représentent quand même un taux par habitant singulièrement élevé depuis l'adhésion du Bhoutan aux Nations Unies en 1971.

La vallée de Thimphu

L'entrée dans la modernité a imposé à ce pays de hameaux et de fermes isolées dans leurs terroirs pentus la construction d'une capitale, Thimphu (Thim phu), qui grignote progressivement les flancs d'une vallée naguère rurale mais ponctuée de fondations religieuses anciennes et vénérées, nœuds du réseau calendaire des fêtes, des processions et des pèlerinages (fig. 1).

Au nord, la tête de la vallée est dominée par deux monastères accrochés sur les hautes pentes, Cheri (lCags ri) construit en 1619, et Tango (rTa mgo), fondé au XIII^e siècle mais reconstruit en 1688. Une vingtaine de kilomètres plus bas, la rivière affleure le sanctuaire de Pangri Zampa (sPang ri zam pa), construit au XVI^e siècle, où résida lors de son arrivée au Bhoutan en 1616, fuyant les luttes religieuses du Tibet, le Shabdrung Ngawang Namgyel qui allait être l'artisan de la première unification du pays et de la primauté de l'école Drukpa ('Brug pa). Toujours sur la rive droite et un peu en aval, un torrent se joint à la rivière, longé par le chemin de pèlerinage qui monte au site de Dechenphug (bDe chen phug), fondé au XIII^e siècle. Six kilomètres plus bas, surplombé par le vieux monastère de Wangditse (dBang 'dus rtse), Tashichho Dzong (bKra shis chos rdzong) occupe le creux de la vallée qui s'élargit progressivement en descendant vers le sud. Fondé en 1641, d'abord sur la butte où se trouve aujourd'hui l'école monastique de Dechenphodrang (bDe chen pho brang), reconstruit au XVIII^e siècle sur son emplacement actuel et restauré à plusieurs reprises après les incendies de 1772 et de

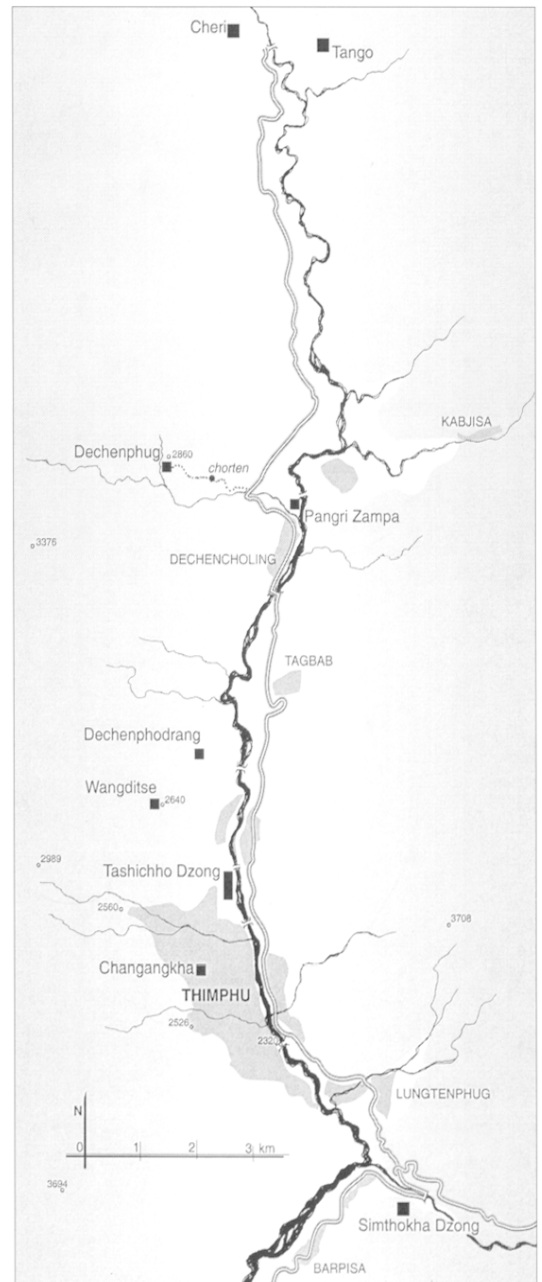


Fig. 1
La vallée de Thimphu.

1869, ce grand monastère (*dzong*) a été encore agrandi et remodelé de 1962 à 69 pour abriter les ministères, l'assemblée nationale et les principaux services de l'État, mais reste également la résidence d'été du *Je Kempo*, le patriarche de l'école majoritaire Drukpa, et d'une importante communauté monastique.

Ce *dzong* marque aujourd'hui l'extrémité nord de la ville de Thimphu (quelque trente mille habitants), qui s'étend principalement sur la rive droite mais pousse ses faubourgs vers le sud, sur les deux rives. Encore quatre kilomètres et la vallée oblique brusquement vers le sud-ouest pour amorcer sa longue descente vers les plaines indiennes. Simthokha Dzong (Srin mo rdo kha ou Sems thog kha rdzong) surveille ce coude du sommet d'un piton bien choisi d'où la vallée se dévoile en enfilade jusqu'à Thimphu : ce fut le premier construit (1619) de cette chaîne de *dzong*, vastes ensembles monastiques fortifiés qui quadrillent le Bhoutan et constituent depuis le XVII^e siècle le centre religieux, politique, administratif et judiciaire de chaque vallée et le refuge des habitants en temps de guerre.

À la suite de premières missions (Pichard 1988, 1990), le Bhoutan avait demandé en 1990 l'aide de l'Unesco pour la protection de son patrimoine (Jest 1991-92). Le plan d'action proposé prévoyait la mise en œuvre d'un projet pilote de conservation architecturale, pour lequel a finalement été retenu le site de Dechenphug. L'agence danoise de coopération internationale (Danida) acceptait de financer ce projet et en confiait l'exécution à l'Unesco en 1994. Il s'agissait d'une part de rénover les bâtiments qui souffraient d'un manque d'entretien régulier, comme la majorité des monuments bhoutanais, de montrer par un exemple concret ce qu'impliquait une poli-

tique de préservation systématique du patrimoine national, et d'accroître d'autre part les capacités de la Special Commission for Cultural Affairs (SCCA), une agence gouvernementale présidée par le ministre de l'Intérieur, qui comporte plusieurs services : la bibliothèque nationale, le musée national, l'école nationale de peinture et des arts, la troupe royale de danse, la division de l'éthique et du protocole, et enfin la division du patrimoine (Division for Cultural Properties) qui a commencé dans des conditions difficiles l'inventaire descriptif des richesses culturelles du pays. La conservation architecturale est théoriquement entre les mains du service technique de la SCCA, mais la diversité du régime patrimonial des bâtiments religieux et la cohabitation dans les *dzong* de services dépendant de plusieurs ministères entraînent l'intervention d'autres institutions aussi bien que de donateurs privés, ce qui complique la mise en œuvre d'une politique cohérente de préservation à l'échelle nationale.

Un site consacré par l'histoire et la légende

À l'altitude de 2860 m, le petit monastère de Dechenphug est isolé à la tête d'une vallée étroite au sein d'une forêt protégée. Il aurait été fondé au XIII^e siècle comme centre de méditation par le lama Dampa, un fils de Phajo Drukgom Zhigpo (1162-1251) qui introduisit au Bhoutan l'école Drugpa. L'un de ses petits-fils, qui était aussi sa réincarnation, agrandit le monastère et invita pour sa consécration le septième supérieur du monastère tibétain de Ralung, Jamyang Kunga Sengye, qui aurait à cette occasion, en 1345 ou 46, soumis à son pouvoir un dieu local, le Genyen Jagpa Melen (*dGe bsnyen Jag pa me*

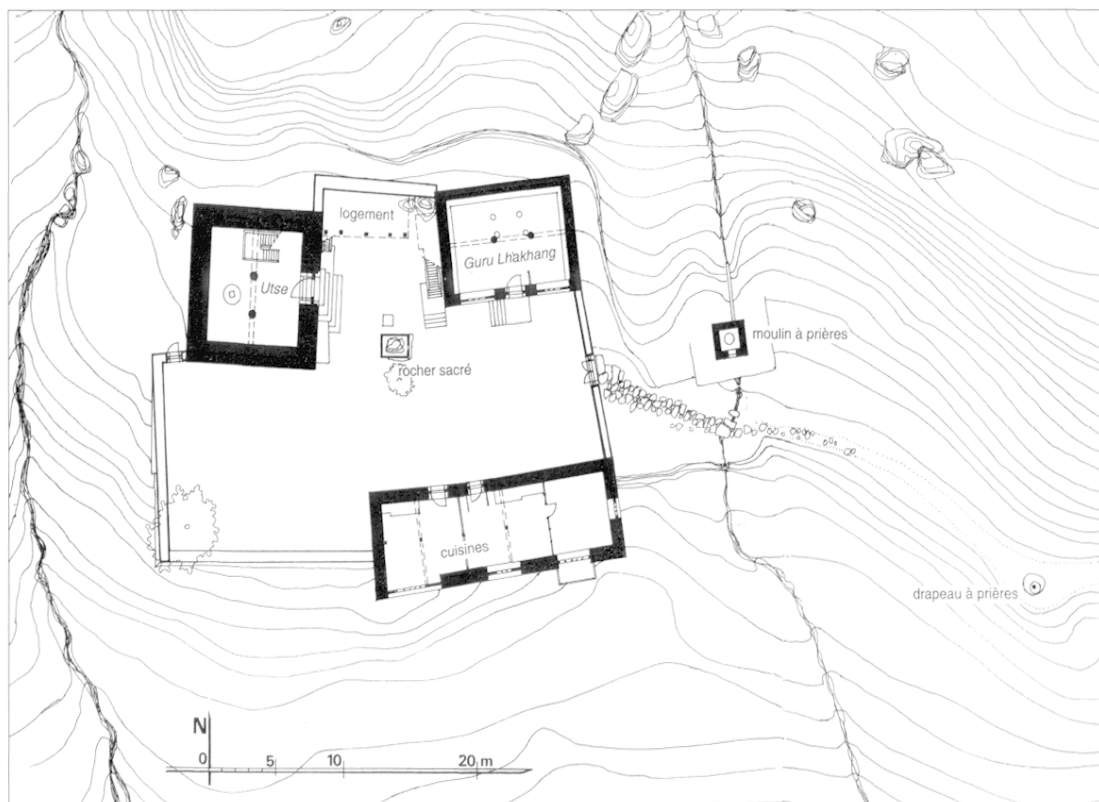


Fig. 2
Dechenphug:
le monastère avant
travaux (1994).

len) et en aurait fait l'un des gardiens tutélaires du royaume, protecteur en particulier de la haute vallée de Thimphu. C'est dans le rocher qui marque aujourd'hui le centre de la cour de Dechenphug que ce dieu s'est alors incarné, d'où l'importance et la notoriété du site. Une relation étroite existe enfin entre Dechenphug et Pangri Zampa, un autre monastère historiquement lié à l'école Drugpa où réside la Menmo, une déesse de l'eau à laquelle est uni le Genyen Jagpa Melen (Pommaret 1996 : 3).

Deux fois l'an, le jour du solstice d'été et le 18^e jour du 8^e mois lunaire, une cérémonie d'hommage au Genyen Jagpa Melen réunit 31 moines de la vallée. Ils venaient autrefois de Tashichhodzong au cours d'une procession (*Chibdel*) conduite par le chambellan du roi (*Depai Zimpon Nangma*). Ce rituel a été abandonné il y a plusieurs années, mais Dechenphug reste visité presque tous les jours par des pèlerins, soit pour y présenter un nouveau-né, soit plus généralement avant une étape importante de leur vie, par exemple un départ en voyage, pour laquelle ils viennent s'assurer de la protection du Genyen Jagpa Melen : son territoire s'étend de la tête de la vallée jusqu'à l'entrée de Thimphu, tandis qu'entre Thimphu et Simthokha la vallée passe sous la protection du *Domchangs*, qui réside en haut de la ville, dans le temple de Changangkha (lCang sngang kha). Aussi les habitants de la vallée sont-ils tenus d'aller une fois l'an à Dechenphug ou à Changangkha, selon leur lieu de naissance, pour y ressourcer leur allégeance (Pommaret 1996 : 3-4).

Le monastère

Le chemin de pèlerinage se détache de la route moderne établie dans la vallée de Thimphu et s'engage sous les pins du versant ouest. Une demi-heure de montée suffit pour atteindre le petit *chorten* qui marque l'endroit où les cavaliers devaient laisser leur monture et poursuivre à pied une autre demi-heure jusqu'à Dechenphug, qui se découvre sur un cône de déjection, au-delà d'une vaste clairière que le sentier contourne à flanc de coteau.

Précédé d'un moulin à prières qu'actionne en permanence un filet d'eau, le monastère est dominé par l'*utse*, une tour carrée de quatre niveaux dont l'aspect sévère n'est tempéré que par un double oriel de bois ouvragé disposé sur la hauteur des deuxième et troisième étages. La base de la tour, et sa porte, ne seront visibles que passé le portail du mur d'enceinte, qui donne accès à une petite cour sur laquelle s'ouvrent également deux autres bâtiments (fig. 2). L'ensemble est modeste, intime d'échelle, harmonieux de proportions, et les toitures des trois bâtiments établies à des hauteurs croissantes accompagnent souplement la pente du terrain. En arrière-plan, une forêt sombre escalade la montagne jusqu'à ses crêtes lointaines.

Dans sa sobriété un peu rustique, Dechenphug offre tous les caractères distinctifs de l'architecture bhoutanaise. Les matériaux et leur mise en œuvre, la structure des bâtiments et leur polychromie, les partis de composition sont sensiblement les mêmes dans tous les monuments du Bhoutan, mais ils sont

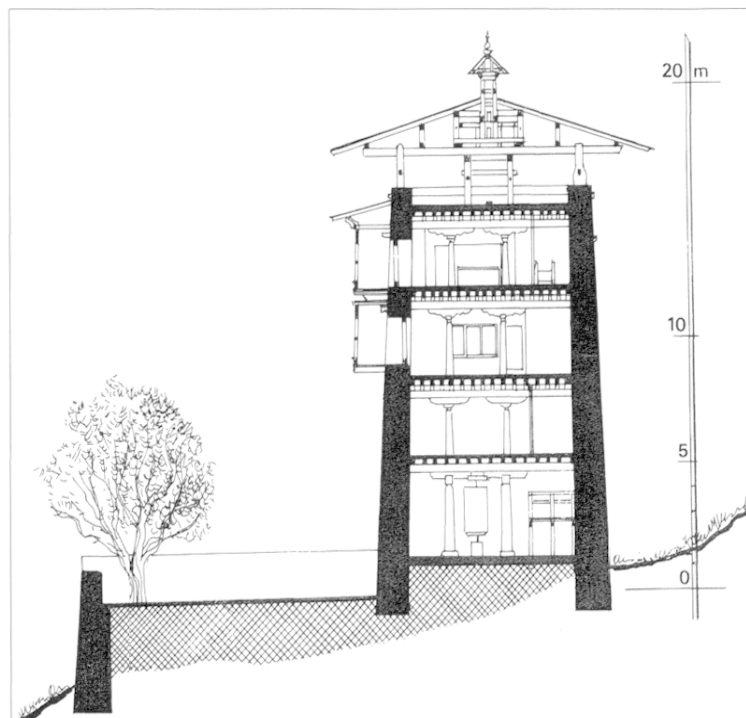


Fig. 3
Coupe sur la tour (1994).

déclinés sur chaque édifice avec une subtile variété et un souci constant d'adéquation au site. Agrandis de siècle en siècle, les plus vastes *dzong* s'organisent sur plusieurs cours, mais leurs dispositions essentielles reflètent celles de Dechenphug : la tour centrale qui groupe ses sanctuaires sur plusieurs étages, les bâtiments de service et d'habitation ouverts sur les cours et clos sur l'extérieur, les oriels de bois ouvragé qui assurent l'éclairage et la ventilation des étages supérieurs, l'étagement des toitures détachées au-dessus des murs...

L'*utse* de Dechenphug, aujourd'hui la plus ancienne tour-sanctuaire du Bhoutan, est donc un prototype dont quelques traits archaïques confirment la valeur historique, par exemple son cadre de porte en bois non équarri. Ses murs massifs de pierre hordée au mortier de terre ont, comme toutes les anciennes constructions bhoutanaises, un fruit bien accusé qui l'ancre dans le sol de la cour tout en accentuant son élan vertical. C'est pourtant un bâtiment d'ampleur modeste, sur un plan carré dont l'emprise au sol ne dépasse pas 10 m de côté, et d'une hauteur de 19,40 m jusqu'au sommet de l'épi de faitage, encore que sa hauteur s'apprécie plutôt jusqu'au sommet des murs, soit 16,60 m : plus haut, la toiture largement débordante et de faible pente, détachée de la masse des murs par de courts poteaux selon l'élégante technique du pays, semble flotter au-dessus de la construction (fig. 3).

Une porte au milieu de sa face est donne accès au rez-de-chaussée (fig. 2), composé d'une pièce unique, seulement occupée par le moulin à prières que chaque pèlerin fait tourner avant de monter aux étages, et par le départ de l'escalier. Deux colonnes de bois supportent la poutre transversale médiane sur laquelle s'appuie les solives du plancher, une structure interne que l'on va retrouver à chaque étage.

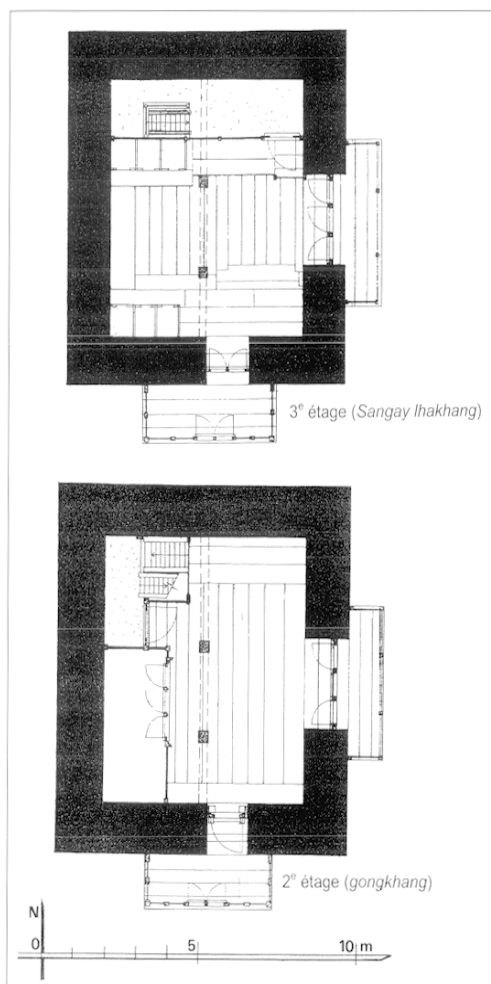


Fig. 4
La tour: plans des 2^e et 3^e étages.

La salle de réunion (*lobur*) du premier étage n'est plus guère utilisée que comme resserre pour les objets du culte et les offrandes. Aux niveaux supérieurs, une cloison de bois sépare un palier étroit au sol de terre battue, disposé le long du mur nord, de la salle principale parquetée de larges et longues planches, où sont installés les sanctuaires du second et du troisième étages.

Le sanctuaire principal (*gongkhang*) se trouve au second étage (fig. 4), dédié aux divinités gardiennes de l'école Drugpa, en particulier Mahākala (Yeshe Gongpo). L'aspect guerrier du lieu saint, que manifestent sur les murs du sanctuaire les armes (épées et fusils) et les boucliers pris aux armées tibétaines lors de leurs incursions dans la vallée, est également annoncé à l'extérieur par la couleur ocre rouge dont est peinte la tour. La salle de culte est éclairée par le large oriel (*rabsey*) de sa face est, dont les portes sont revêtues de cuivre, et par un autre beaucoup plus simple en face sud. Sur ses murs, des motifs répétitifs composent une frise et une plinthe, et les poteaux, les poutres et les solives sont traités en polychromie.

Une semblable disposition prévaut au troisième étage (fig. 4), dont le sanctuaire (*Sangay lhakhang*) est, comme son nom l'indique, consacré au Bouddha : ses peintures murales se

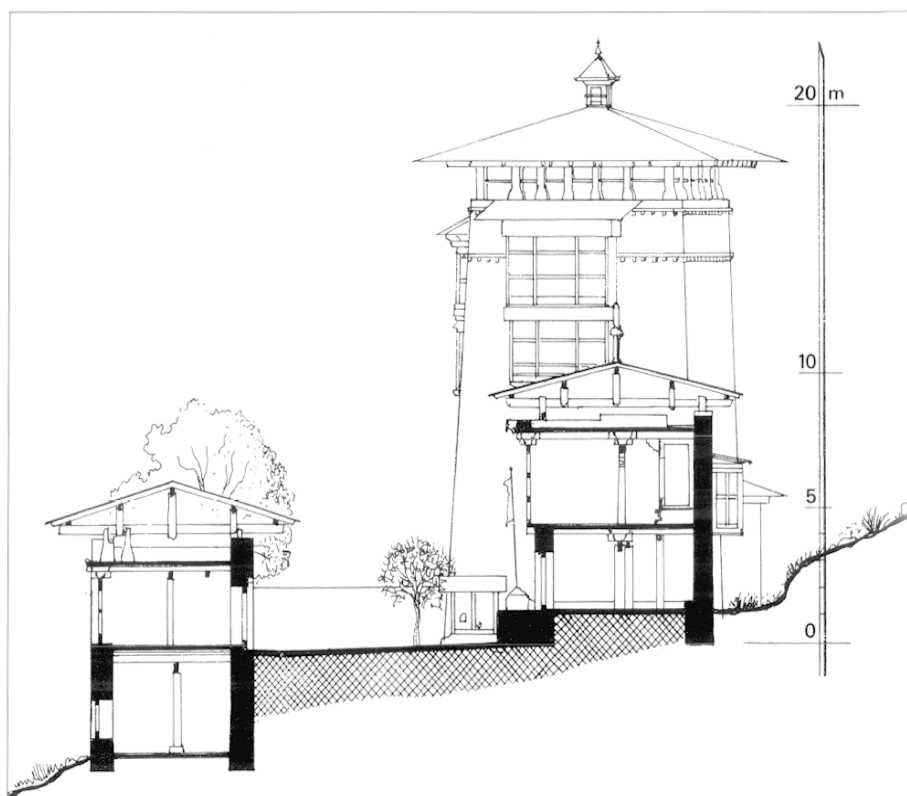


Fig. 5
Coupe sur le *Guru lhakhang* et l'ancienne cuisine (1994).

réfèrent à l'iconographie classique et les xylographies des textes canoniques sont présentes de chaque côté de l'autel.

Le second bâtiment, le *Guru lhakhang* (fig. 5), serait vieux d'une soixantaine d'années d'après les souvenirs des anciens de la vallée (car sa construction ne semble pas avoir laissé de trace dans les archives ou les chroniques) mais aurait alors remplacé un bâtiment plus ancien. Son rez-de-chaussée (fig. 2) se compose d'une pièce unique directement accessible depuis la cour et utilisée comme dépôt ou pour loger à l'occasion un moine ou un pèlerin de passage. Un escalier extérieur dessert l'étage (fig. 6) où un petit vestibule donne accès au sanctuaire (fig. 7) consacré à Padmasambhava (Guru Rinpoche), représenté au centre d'une peinture sur toile marouflée qui daterait de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e et proviendrait d'un ancien monastère des environs. Elle a été détachée de ses murs et découpée pour être refixée sur toute la cloison ouest du sanctuaire, et comme ses dimensions ne correspondaient pas à la nouvelle surface, ses morceaux n'ont pu être remplacés qu'au prix de quelques lacunes et de raccords approximatifs, tandis que six fragments n'ont pu trouver place que sur le mur opposé.

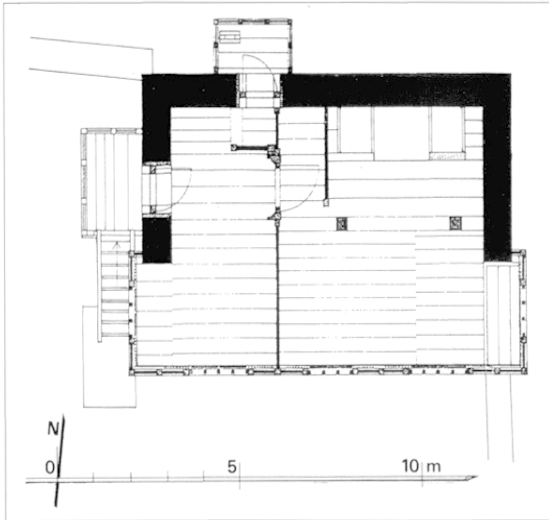


Fig. 6
Le Guru lhakhang: plan de l'étage.

Une petite construction de bois juchée sur quatre poteaux s'appuyait au mur de clôture, entre la tour et le *Guru lhakhang*. Les moines résidents y habitaient deux cellules exigües et quelque peu bancales.

À l'angle sud-est, un bâtiment de service (fig. 5) abritait au niveau de la cour une vaste cuisine et une salle d'accueil (fig. 2), plus une étable à un niveau inférieur accessible depuis l'extérieur du monastère. Construit vers 1960, il était déjà en piteux état : les murs de pisé se fissuraient sur leurs fondations trop faibles, et la toiture laissée sans entretien, en partie démantelée, laissait la pluie et la neige achever de pourrir le plancher.

Au centre de la cour enfin, devant la porte de l'*utse*, un abri de bois protégeait le rocher sacré dans lequel s'est réfugié le Genyen Jagpa Melen, et dont la circumambulation est le tout premier rite des pèlerins, dès leur entrée dans le monastère.

Fig. 7
Le Guru lhakhang: le sanctuaire de Guru Rinpoche.



Conserver ou reconstruire ?

Les premières discussions techniques ont pris place en octobre 1994, au cours d'une mission conduite par Christian Manhart, du siège de l'Unesco, accompagné de Corneille Jest (CNRS) et de moi-même, et ont d'emblée rendu évidente une inquiétante divergence de vues avec les autorités bhoutanaises, qui prévoyaient de ne conserver que la tour, et de reconstruire les deux autres bâtiments bien au-delà de leur implantation actuelle afin d'agrandir considérablement la cour et de «dégager la vue vers l'*utse*». Or, l'inspection du site et des bâtiments montrait à l'évidence que ce projet ne pouvait s'exécuter sans défigurer le site. En particulier, la pente du terrain imposait de reconstruire le *Guru lhakhang* au-delà d'une volée de gradins, 8 mètres au-dessus de son niveau d'origine, ce qui portait sa toiture à la même hauteur que celle de la tour : c'était mutiler la composition et l'échelle de l'ensemble et détruire radicalement la relation spatiale entre les bâtiments (fig. 8).

De plus, les justifications avancées paraissaient peu convaincantes. La possibilité demandée d'une circumambulation rituelle de la tour n'impliquait pas une telle extension, qui visait en réalité à permettre la tenue de danses cérémonielles lors des fêtes religieuses. Or la tradition de telles danses n'existe pas à Dechenphug qui est avant tout un lieu de pèlerinage. Mêmement, dégager la vue vers la tour est une conception insolite dans le contexte de l'architecture traditionnelle du Bhoutan : si le sommet de la tour, visible de loin, est l'accent dominant des monastères, des *dzong* en particulier, sa base reste le plus souvent cachée par les constructions périphériques et son ampleur ne se découvre que de près, après qu'on ait franchi l'enceinte et pénétré dans la cour. Obtenue avec une remarquable économie de moyens et sur une échelle plus modeste, c'était précisément la disposition de Dechenphug, que l'on ne pouvait sacrifier sans trahir l'esprit du lieu et le caractère de son architecture.

Ce n'était absolument pas le point de vue de nos interlocuteurs, qui considèrent que ces monuments, modifiés ou agrandis de siècle en siècle et dont l'usage n'a pas changé, sont toujours susceptibles d'être transformés selon les besoins. Pays souverain, le Bhoutan est certes libre de décider du sort de son patrimoine et de justifier son attitude au nom de la tradition nationale, à ceci près que, depuis trente ans, son identité culturelle s'est heurtée à d'autres valeurs et que sa tradition architecturale n'en est pas sortie intacte : de nouveaux types de bâtiments, des matériaux et des techniques auparavant inconnus, les images véhiculées par les médias ou rapportées par les hauts fonctionnaires en mission découvrant les villes étrangères, l'ont déjà transformée, et le processus de décision et de conception n'est plus le même. Aussi constate-t-on déjà une dégradation de la composition spatiale et de la création architecturale, mises en péril par l'improvisation et le pastiche (Pichard 1999).

En outre, il était évident que les transformations envisagées à Dechenphug s'inscrivaient dans une politique culturelle unificatrice, qui vise à préserver les valeurs traditionnelles du bouddhisme Drukpa et surtout à construire une identité natio-

nale face aux particularismes locaux. L'architecture est considérée comme un facteur essentiel de cette politique, comme la normalisation écrite et orale de la langue officielle, le *dzongka*, originellement parlée dans la vallée de Thimphu. C'est dans ce cadre que les fêtes et traditions religieuses sont tout activement encouragées, voire instaurées. Pourquoi pas ? Mais ne pourrait-on organiser ces fêtes et ces danses en fonction des possibilités du site plutôt que de le bouleverser avant même d'avoir encore une claire idée de leur ampleur ?

En l'occurrence, la contradiction était manifeste puisque le Bhoutan inscrivait son projet sous l'étiquette de la conservation, et demandait l'aide de l'Unesco qu'il plaçait dans la position peu confortable d'assumer la responsabilité scientifique d'une opération qui récusait sa doctrine et toutes ses recommandations relatives à la conservation des sites et des monuments. Aussi les discussions ont-elles été longues et laborieuses, tant avec le personnel de la SCCA qu'au niveau poli-

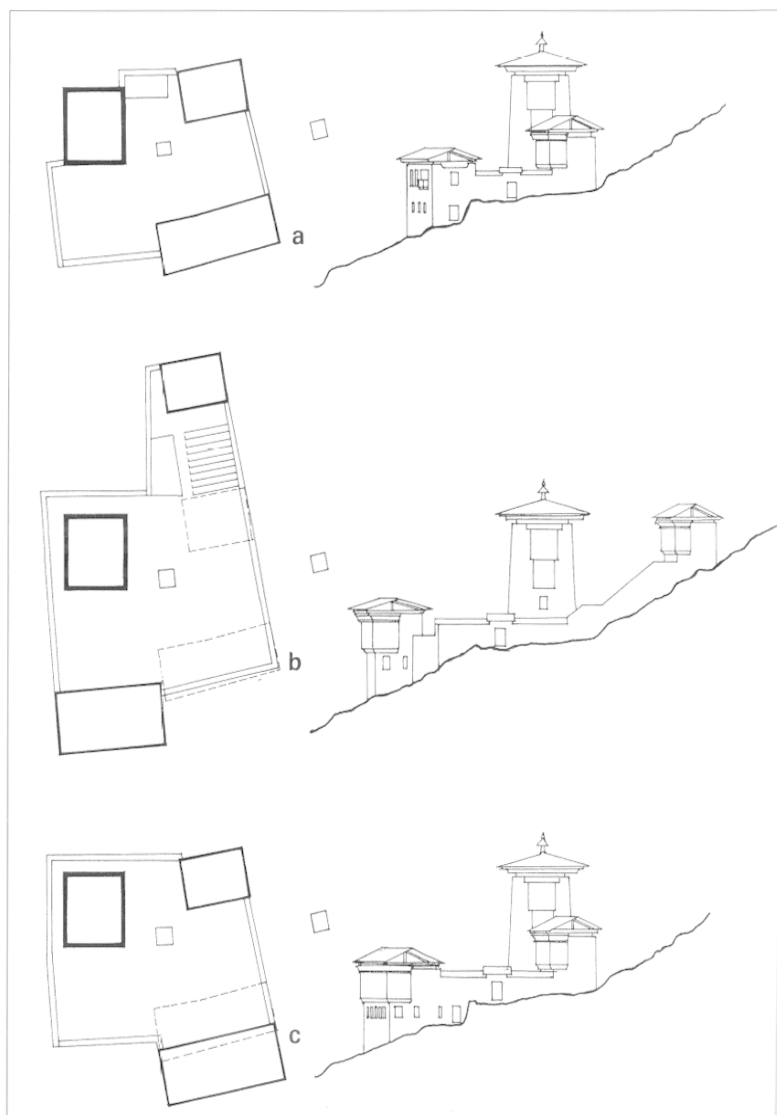


Fig. 8
Les options en balance (plan de masse et élévation est):
a) configuration initiale (1994)
b) proposition des autorités
c) compromis adopté.



Fig. 9
Le *Guru Lhakhang*: détail de la peinture murale avant restauration (1996).

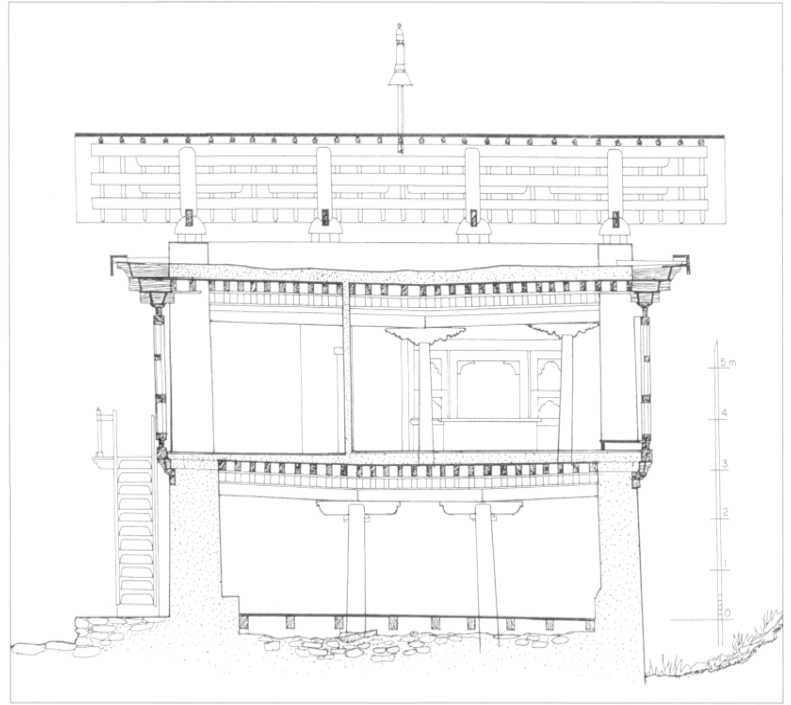


Fig. 10
Le *Guru Lhakhang*: coupe longitudinale.

tique. Le représentant des Nations Unies au Bhoutan soutenait notre position mais nous demandait, en bon fonctionnaire international, d'appuyer nos arguments sur des critères quantitatifs. Or, malgré nos efforts, l'enjeu s'incrétait dans le qualitatif...

À l'issue de cette première mission, la seule décision prise était d'établir une solide documentation préliminaire : le relevé précis des bâtiments et des niveaux du terrain, un plan topographique, une maquette du site, et une étude physique du sol. J'ai précisé notre position dans un rapport de mission (Pichard 1994) où je suggérais un compromis : conserver les deux bâtiments principaux et en relativement bon état, l'*utse* et le *Guru lhakhang*, et ne reconstruire que le bâtiment de service pour offrir un logement plus confortable aux moines résidents et de passage; décaler ce bâtiment vers le sud de toute sa largeur, afin d'agrandir modérément la cour sans trop perturber la composition d'ensemble; compléter le mur d'enceinte à l'ouest et au nord de la tour pour en permettre la circumambulation (fig. 8).

Cette proposition a été officiellement approuvée en octobre 1995, au cours de la mission suivante et à l'occasion d'une nouvelle visite du monastère en compagnie du ministre de l'Intérieur de l'époque, Lyonpo Dago Tsering, qui n'a cessé par la suite de soutenir le projet. Comme les opérations préliminaires demandées avaient entre-temps été réalisées par la SCCA, avec l'assistance de Yutaka Kato, un architecte détaché à Thimphu par l'agence japonaise de coopération, les détails du projet ont pu être établis immédiatement, pour être précisés dans un document qui est resté la référence officielle pour l'exécution des travaux (SCCA 1996).

Trois ans de chantier (1996-1999)

Les travaux ont comporté trois opérations distinctes : la construction de la nouvelle résidence monastique, la conservation de la peinture murale dans le sanctuaire de Padmasambhava, et la réfection des éléments dégradés dans les deux bâtiments conservés.

Lors de la démolition de l'ancienne cuisine, la terre des murs de pisé a été récupérée pour être réutilisée comme mortier dans les nouveaux murs de pierre, après détrempage et un long malaxage. Le nouveau bâtiment a donc été construit par les maçons et charpentiers locaux selon les techniques traditionnelles encore quotidiennement utilisées et parfaitement maîtrisées, et avec les matériaux usuels. Le béton armé n'a été employé que pour recouvrir d'une dalle le niveau inférieur de l'ancienne cuisine, qui forme maintenant une resserre enterrée sous l'extension de la cour. Le mur de soutènement, sur le flanc sud de la cour, a également été reconstruit en pierres maçonnées au mortier de terre. À l'intérieur, une cuisine, un réfectoire et une salle de réunion ont été aménagés au niveau de la cour et cinq chambres de moine au niveau bas, éclairées au sud. Et comble de modernité, des toilettes à chaque étage sont alimentées en eau courante à partir d'un ruisseau capté en amont.

À l'étage du *Guru lhakhang*, la peinture marouflée sur un cloison à ossature de bois enduite de mortier de terre était très endommagée (fig. 9). La cloison s'était fissurée à la suite d'un ancien tassement des fondations sous les poteaux centraux, qui avait entraîné un affaissement de la poutre médiane et des poteaux de l'étage (fig. 10). À l'examen, ce tassement est



Fig. 11
Le monastère à la fin des travaux (1998).

apparu stabilisé et il n'a pas été jugé nécessaire de reconstruire la structure interne du bâtiment. La restauration de la peinture a été réalisée par Rodolfo Luján-Lunsford, qui a formé à cette tâche une équipe de dix élèves de l'école nationale de peinture. Toutes les parties décollées ont été consolidées, les lacunes rebouchées, les raccords abrupts adoucis, et un nettoyage général a rendu aux couleurs obscurcies par la fumée des lampes à beurre leur valeur originelle. Outre ce travail sur place, l'équipe a réalisé à la demande des autorités plusieurs missions de diagnostic sur d'autres sites, en particulier dans le temple de Tamshing Lhakhang, au centre du Bhoutan, qui abrite des peintures murales parmi les plus anciennes du pays (Imaeda et Pommaret 1987).

Un spécialiste britannique de la conservation du bois, David Michelmores, s'est joint à la mission de 1996 pour évaluer l'état de la structure interne des bâtiments (poteaux, poutres et solives), des charpentes et des menuiseries. Sur son conseil, l'Unesco a acheté pour la SCCA un pénétromètre capable de détecter, par l'enfoncement contrôlé d'une aiguille, toute zone altérée à l'intérieur d'une pièce de bois d'aspect parfaitement sain. L'utilisation systématique de cet appareil a

confirmé le bon état général des bois structurels dans les deux bâtiments conservés, où les travaux se sont limités à la réfection partielle des menuiseries, des planchers et des toitures. Mais pour des raisons culturelles, les moines ont refusé que les deux sanctuaires de la tour soient provisoirement dépouillés des draperies et ornements suspendus aux plafonds, comme des armes et boucliers qui couvrent les murs, aussi n'a-t-on pu contrôler sérieusement l'état de leurs poutres ni achever le traitement de leurs peintures murales.

Au bout du chemin

Les travaux se sont officiellement terminés en mars 1999, même si quelques finitions et nettoyages restaient à mener à bien, et le résultat suscite les éloges des autorités comme de la population. En particulier, les pèlerins apprécient énormément la possibilité nouvelle d'effectuer la circumambulation de la tour, après celle du rocher sacré et avant de monter dans les sanctuaires. Reste que, si l'essentiel du parti architectural et du site a pu être préservé (fig. 11), l'ensemble nous paraît

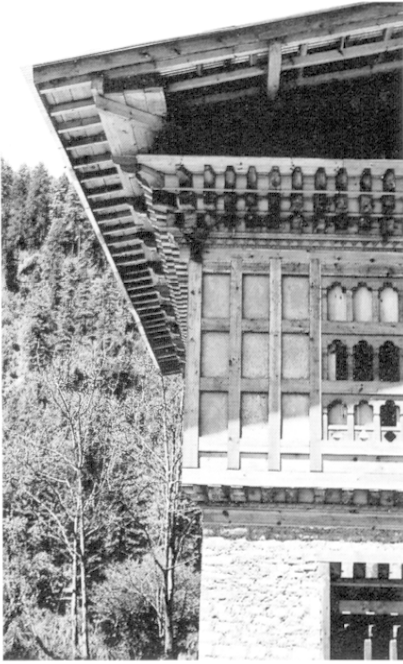


Fig. 12
La nouvelle résidence
monastique
en construction,
angle sud-est (1999).



Fig. 13
L'abri
du rocher sacré,
état initial
(1996).

avoir perdu une part de ses qualités, comme dans la plupart des programmes de restauration dont l'émotion et le pittoresque, au meilleur sens du terme, sont les victimes habituelles. La tour, que le petit logement monastique reliait au *Guru lhakhang*, se trouve maintenant isolée dans la cour, peut-être mieux mise en valeur mais par là même moins subtilement intégrée dans son contexte architectural. La nouvelle résidence a été construite avec un peu trop d'ambition (fig. 12) : ce n'est après tout qu'un bâtiment de service, mais son souci de symétrie, ses murs de pierre et ses menuiseries râblées lui confèrent une prétention incongrue face au *Guru lhakhang* plus rustiquement et plus légèrement construit. Il avait d'abord été décidé que ses murs seraient en pisé comme ceux du *Guru lhakhang*, et élevés avec le même fruit généreux que ceux de la tour, mais le nouveau responsable du chantier tenait à réaliser une œuvre exceptionnelle. Ne répétait-il pas : «Je dois faire pour l'Unesco un bâtiment qui sera encore debout dans deux siècles»? Aussi les détails prévus de l'exécution étaient-ils souvent modifiés en cours de chantier. Nous avons pu faire rétablir quelques dispositions par trop inadéquates, par exemple le mur d'enceinte sud qui avait été reconstruit trop haut et enfermaït la cour : il a retrouvé la hauteur normale d'un parapet, comme auparavant et comme dans nombre de cours d'autres monastères, largement ouvertes sur les vallées en contrebas. De même ont été déposées les planches qui fermaient l'espace entre les murs et la toiture du nouveau bâtiment, une innovation malencontreuse qui défigure depuis deux ans les tours du Pangri Zampa et de quelques autres monuments anciens.

Le pavillon qui abrite le rocher du Genyen Jagpa Melen est un autre exemple de cet excès de zèle. Certes l'abri qui le couvrait n'était que l'assemblage de quelques planches sous des tôles ondulées (fig. 13), mais il semblait satisfaire dans sa simplicité les aspirations des pèlerins. Était-il nécessaire de le remplacer par un écrin vitré, conçu selon les canons les plus



Fig. 14
Le pavillon du rocher sacré, charpente du toit inférieur (1998).



Fig. 15
Le pavillon du rocher sacré reconstruit, la tour et le *Guru lhakhang* (1999).

stricts de la charpenterie classique (fig. 14) et pourvu d'une double toiture (fig. 15)? Le danger de cette tendance est qu'elle aboutit à normaliser au nom de modèles soi-disant traditionnels, une architecture qui parvenait à conjuguer une évidente unité avec une grande diversité. Dans le même souci, nous avons pu écarter le projet d'entourer la base de la tour d'une ceinture de moulins à prières sous un auvent, comme il s'en trouve dans de nombreux monuments religieux du Bhoutan. Qu'elle n'existe pas à Dechenphug montre que ses constructeurs n'étaient pas tenus de se conformer à une règle normative, ce qui est le propre d'une architecture vivante et inventive. On peut aussi se demander si l'installation de ces moulins autour d'un bâtiment ne serait pas apparue lorsque la tour de Dechenphug existait déjà, ce qui donnerait à leur absence une signification historique : les ajouter pour se conformer à un modèle aujourd'hui idéalisé aurait alors été un contresens. Il n'y a pas au Bhoutan deux monastères semblables : pourquoi chercher à les uniformiser? À l'instar des très actives organisations internationales qui s'attachent à préserver la biodiversité des forêts himalayennes, n'est-il pas temps de protéger une diversité architecturale tout autant menacée?

Il est certain que ce projet de Dechenphug a contribué à acclimater au Bhoutan la conservation du patrimoine et sa problématique. Auprès de la Special Commission tout d'abord, dont le secrétaire Sangay Wangchuk s'est en maintes occasions déplacé sur le site, et où les questions techniques longuement discutées avec nos collègues Kinley Gyeltshen et Puchu Dukpa ont rendu plus concrètes et précises les connaissances qu'ils avaient pu retirer de leurs stages antérieurs, financés par le ministère des Affaires étrangères au centre pondichérien de l'École française d'Extrême-Orient. Pour le diagnostic, le traitement et la conservation des peintures murales, la formation d'une équipe locale répond certainement à un besoin urgent dans un pays où il était d'usage de repeindre à neuf les panneaux dégradés. Des conférences organisées au cours de chaque mission pour expliquer l'objectif et les critères de notre action ont réuni les représentants des institutions concernées, ainsi que du clergé qui est après tout l'usager direct de ces monastères et qui pourrait avoir un rôle décisif dans leur préservation, ou au moins dans leur entretien quotidien. Chez les décideurs enfin, notre mise en cause des propositions initiales a fait l'objet de nombreux débats, en notre présence comme dans le huis clos des comités et des bureaux, et jusqu'au niveau le plus élevé. Le renforcement récent de la Special Commission, tant en personnel qu'en moyens, et la définition plus précise de ses attributions, montre que les conseils de l'Unesco peuvent ne pas rester des vœux pieux.

Avons-nous pour autant convaincu? Sur le cas particulier de Dechenphug, peut-être, car les options étaient claires, et nombre de Bhoutanais nous ont approuvés d'avoir préservé le caractère du site. L'avenir le confirmera-t-il? Nous avons demandé par exemple que la route construite jusqu'aux abords du monastère pour les besoins du chantier soit fermée à mi-pente, au niveau du petit *chorten* qui marque l'orée du territoire sacré, et qu'elle ne soit accessible au-delà qu'aux



Fig. 16
L'arrivée au monastère par l'est (1998).

véhicules de secours en cas d'incendie, afin de rétablir l'accès par le sentier des pèlerins qui dévoile magnifiquement les bâtiments sur leur face est, comme l'ont voulu leurs constructeurs (fig. 16).

Mais le souci de préserver une profondeur historique, revendiqué par toutes les conventions internationales sur le patrimoine culturel, le critère d'authenticité qu'oppose la charte de Venise (Unesco 1985) à l'impétuosité des reconstructions bien eurocentristes, étrangères à la sensibilité locale. En Inde comme en Birmanie, la vogue récente du terme anglais de « beautification » témoigne de pratiques impensables en Europe, et il est fréquent que les réunions d'architectes et de

conservateurs asiatiques se concluent par le projet de mettre en chantier une charte de Bangkok, ou de Kathmandu, qui définirait une approche mieux adaptée à ce qu'ils ressentent comme une profonde différence de cultures. La référence historique ou mythologique y a sans doute gardé plus de force qu'en occident : nul besoin de constater l'usure des siècles sur les pierres d'un dallage, il suffit de savoir que Guru Rinpoche ou Rama les ont arpentées pour y sentir leur présence, et tant mieux si un pavage de marbre importé à grands frais reflète aujourd'hui les néons du plafond.

Mais les deux conceptions ne sont pas toujours inconciliables et l'expérience de Dechenphug, pour limitée qu'elle soit, montre qu'il est parfois possible d'emprunter la voie du milieu.

PIERRE PICHARD
EFEO - Bangkok

Je remercie vivement Françoise Pommaret (CNRS) pour les indications historiques qu'elle m'a données sur Dechenphug et la vallée de Thimphu, ainsi que Corneille Jest (CNRS) qui a bien voulu relire cet article. [Les photographies sont de l'auteur, ainsi que les plans, établis d'après les relevés originaux de Yutaka Kato et Kinley Gyeltshen].

Résumé

Les travaux de conservation du petit monastère bhoutanais de Dechenphug, menés sous la responsabilité scientifique de l'Unesco de 1996 à 1999, ont d'emblée mis en lumière la divergence entre la doctrine d'une organisation internationale et la pratique des autorités locales. Le compromis finalement adopté montre qu'il est parfois possible de concilier ces deux points de vue.

La formation du personnel local était une composante majeure du programme des travaux, qui ont porté sur la reconstruction d'un bâtiment de service, la réfection des menuiseries et des toitures des deux autres bâtiments, et la conservation d'une peinture murale.

Abstract

Conservation works on Dechenphug, a small monastery in Bhutan, were carried out from 1996 to 1999 under the scientific control of Unesco. From the beginning, a strong disagreement was obvious between the ethics of the international organisation and the current local practice. A compromise was eventually agreed, a proof that both approaches are not always irreconcilable.

Field training of local actors was an important component of the project, which included the reconstruction of an ancillary building, the restoration of woodwork and roofs on the other two buildings, and the conservation of a mural painting.

デシェンプグ ブータンの一寺院の運命

ピエール・ピシャル

1996年から1999年にかけて、ユネスコの学術管理のもとに、デシェンプグのブータンの一寺院の保存工事が行われた。当初から、この国際機関の理念と現地当局の慣行との間に大きな見解の違いのあることが判明した。最終的には妥協案が採択され、二つの異なった見解を両立させることが可能であることを示した。

現地の人材育成がこの工事計画の重要な目標であり、付属建造物の改築、他の二つの建造物の木造部分と屋根の修復、壁画一面の保存工事が行われた。

Bibliographie

- ARIS, Michael, 1979 - *Bhutan: The Early History of a Himalayan Kingdom*, Warminster, Serindia.
- IMADA, Yoshiro et POMMARET, Françoise, 1987 - «Le monastère de gTam zhing (Tamshing) au Bhoutan central», *Arts Asiatiques*, vol. 42, p. 19-30.
- JEST, Corneille, 1991-92 - *Safeguarding of the Cultural Heritage of Bhutan*, Paris, Unesco, 2 vol.
- JEST, Corneille et PICHARD, Pierre, 1996 - *Bhutan, Preservation of Cultural Heritage*, rapport de mission, Paris, Unesco.
- LUCIAN-LUNSFORD, Rodolfo, 1996-1999 - *Preservation of Wall Paintings at the Dechenphug Lhakhang*, rapport de mission, Paris, Unesco.
- MICHELMORE, David, 1996 - *Report on the Conservation of Dechenphug Lhakhang, Bhutan, with Particular Reference to the Timber Structure*, rapport de mission, Paris, Unesco.

- PICHARD, Pierre, 1988 - *Conservation of Monuments in Bhutan, The Case of Chapcha Dzong*, Pondicherry, EFEO.
- PICHARD, Pierre, 1990 - *Conservation of Simtokha Dzong (Bhutan)*, Paris, Unesco.
- PICHARD, Pierre, 1994-1999 - *Bhutan, Conservation of Dechenphug Lhakhang*, rapports de mission, Paris, Unesco.
- PICHARD, Pierre, 1999 - «Can Tradition Be Enforced? Architectural Design in Bhutan Today» in J. Assayag (éd.), *The Resources of History - Tradition, Narration and Nation in South Asia*, Paris-Pondichéry, EFEO-IFP, p. 247-260.
- POMMARET, Françoise, 1996 - «On Local and Mountain Deities in Bhutan», in A.M. Blondeau et E. Steinkellner (éds.), *Reflections of the Mountain : Essays on the History and Social Meaning of the Mountain Cult in Tibet and the Himalaya*, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, p. 39-56.

- SCCA, s.d. [1995] - *Report on Dechenphug Monastery*, Thimphu, Special Commission for Cultural Affairs, Royal Government of Bhutan.
- SCCA-UNESCO, 1996 - *Provisional Schedule for the Conservation of Dechenphug Monastery*, Thimphu, Special Commission for Cultural Affairs, Royal Government of Bhutan.
- SCCA, s.d. [1996] - *Master Plan for the Renovation Project of Dechenphug Monastery*, Thimphu, Special Commission for Cultural Affairs, Royal Government of Bhutan.
- SCCA, s.d. [1999] - *Final Report on Renovation of the Dechenphug Monastery*, Thimphu, Special Commission for Cultural Affairs, Royal Government of Bhutan.
- UNESCO, 1985 - *Conventions and Recommendations of Unesco Concerning the Protection of the Cultural Heritage*, Paris.